Photo : Philippe Delacroix

La trilogie de la villégiature

Les manies, les aventures, et le retour de la villégiature

de **Carlo Goldoni**

Mise en scène : **Jean-Louis Benoit**

du 11 au 15 mars 2003
Opéra Comédie
Montpellier

Mardi 11 mars à 20h45
Mercredi 12 et jeudi 13 mars à 19h00
Vendredi 14 et samedi 15 mars à 20h45

Durée : 3h00

Théâtre des Treize Vents
centre dramatique national
du languedoc-roussillon
montpellier

Location-réservations

04 67 60 05 45
Opéra-Comédie

Tarifs hors abonnement
Général : 18 € (118,07 F)
Réduit : Collégiens/lycéens/étudiants/ groupes: 11 € (72,16 F)

Les rendez-vous autour du spectacle

Rencontres

à la Médiathèque Victor Hugo

Mardi 11 mars 2003 à 18h30

Présentation de Carlo Goldoni

(sa vie, son œuvre)

par Sylvie Favalier,

maître de conférence en italien à l'Université Paul Valéry

Jeudi 20 mars 2003 à 18h30

Paroles de spectateurs

Entre spectateurs, un temps pour un échange d'impressions à l'issue de la représentation, accompagné par des lectures en italien et en français des textes de Goldoni par l'association I Dilettanti

La trilogie de la villégiature

Les manies, les aventures, et le retour de la villégiature

de **Carlo Goldoni**
texte français et adaptation **Félicien Marceau**

Mise en scène :
Jean-Louis Benoit
Collaboration artistique
Joëlle Chambon
Décor et costumes:
Alain Chambon assisté de **Marie Sartoux**
Lumières:
Dominique Fortin
Collaboration musicale :
Jean-Claude Chapuis

avec

Jean-Claude Barbier
Filippo
Ninon Brétécher
Giacinta
David Gouhier
Leonardo
Catherine Rétoré
Vittoria
Richard Mitou
Guglielmo
Jean-Marie Frin
Fulgenzio
Jean-Claude Bolle-Reddat
Ferdinando
Karen Rencurel
Sabina
Stéphanie Labbé
Costanza
Christine Pignet
Brigida
Louis Merino
Paolo
Eric Bérenger
Cecco
Cécile Chèvre
Tognino
Emilie Chevrier
Rosina
Thierry de Monterno, Sophie Ortiz
Deux domestiques

Le spectacle a été créé en juillet 2002
Au Cloître des Carmes dans le cadre du Festival d'Avignon

Production :
Théâtre National de Marseille La Criée
Coproduction :
Festival d'Avignon

Photo : Philippe Delacroix

La trilogie de la villégiature

En 1761, quelques mois avant de quitter définitivement Venise pour la France Goldoni y donne successivement trois pièces qui, d'octobre à novembre s'enchaînent comme les épisodes d'un feuilleton, avec les mêmes personnages, les mêmes familles et le même lieu : la campagne (dans ses Mémoires écrites en français, Goldoni traduit «villegiatura» par «campagne»). Ces trois pièces sont «Les manies de la villégiature», «Les aventures de la villégiature», «Le retour de la villégiature». Nous les réunirons, comme le firent d'autres adaptateurs avant nous, en une seule grande comédie intitulée «La trilogie de la villégiature».

Jean-Louis Benoit

L'institution de la villégiature

remontait au XVIème siècle, époque où nombre de patriciens vénitiens avaient décidé de ne plus investir leurs richesses dans les affaires, désormais compromises par la présence des Turcs et par les succès des Espagnols et des Portugais, maîtres des routes atlantiques.
On avait alors assisté à un transfert considérable de capitaux dans les achats de biens immobiliers... Peu à peu s'était établi l'usage pour les grandes familles de quitter Venise entre l'été et l'automne pour aller surveiller sur place les travaux des moissons et des vendanges… Avec le temps, on voit cet usage s'étendre à la moyenne et petite noblesse, à la haute puis moyenne bourgeoisie. Mais ce qui était avantageux pour les grandes familles riches, devenait plus difficile pour une noblesse appauvrie (à moins qu'il ne s'agît de rester sur ses terres pour faire des économies), et finissait par être impossible et ridicule pour les petits bourgeois, qui n'hésitaient pas à compromettre leur situation financière pour obéir aux préceptes de la mode. Le séjour à la campagne, devenu source de problèmes financiers, pouvait être aussi source de dissensions au sein des ménages : l'ambiance de vacances favorisait en effet les aventures. On est tenté de comparer cet impératif que constituait au XVIIIème siècle le départ vers la campagne, avec ses attendus «hygiéniques» et ses éventuelles retombées économiques, psychologiques et morales, au besoin de vacances qui caractérise notre époque, et dont les effets ne sont pas totalement différents.

Gérard Luciani,
in «Carlo Goldoni ou l'honnête aventurier».

Photo : Philippe Delacroix

Des petits bourgeois désargentés

Ce sont des petits bourgeois désargentés que va suivre Goldoni dans sa trilogie, lâchant sur la scène sa tribu agitée par le besoin maladif de fuir la vie de tous les jours, gonflée de vanité sociale, en proie aux jalousies, aux intérêts mesquins, à la passion du jeu, frivole et maussade, naïve et émouvante. Goldoni tenait là un sujet «porteur».

«C'est en Italie, et à Venise principalement, que cette manie, ces aventures et ces regrets fournissent des ridicules dignes de la Comédie. On n'aura peut-être pas en France une idée de ce fanatisme, qui fait de la campagne une affaire de luxe plutôt que de plaisir» (Mémoires de Goldoni).

Nous en avons fini aujourd'hui espérons-le avec les clichés qui faisaient de Goldoni un simple «photographe du réel», gentil papa, bonhomme joyeux, agréablement «populaire» (en opposition avec le merveilleux fantastique d'un Gozzi ?). Goldoni fut un auteur passionné par l'homme social. L'étude des caractères n'est pas son fort, il n'est pas Molière. C'est l'art de vivre en société qui intéresse le rationaliste Goldoni. Transmettant comme nul autre «l'humour du quotidien», il sait ainsi «voir» l'inaptitude tragique de la bourgeoisie vénitienne à se placer dans le monde en bouleversement (l'Europe des «lumières» se développe et Venise demeure figée), les contradictions qui font s'affronter son ancienne génération affairiste et sa nouvelle génération molasse, celle que fascinent toujours les mœurs antiques de l'aristocratie. Et c'est grâce au théâtre comique que Goldoni, «poète comique», demande aux hommes de se voir et de se situer, de prendre conscience de la richesse inépuisable du quotidien, et de penser le monde au lieu de le subir. Le théâtre de Goldoni n'est pas un théâtre d'évasion. Il n'a pas de héros.

Il y a donc des gens de Livourne dans La trilogie de la villégiature qui, cet été là, vont quitter la mer pour retrouver la campagne : à bout de nerfs devant leurs malles ouvertes, si fous et si drôles, fiévreux, colériques et toujours attachants…

Peut-être ne partiront-ils pas ? Ils partent enfin, ils sont arrivés, ils ont chaud, ils bougent peu, la trame des rapports entre eux se serre davantage, la fièvre les ressaisit, ils jouent aux cartes, s'aiment et se repoussent, puis ils repartent vite. Les voilà à nouveau au bord de la mer. Que s'est-il passé pour qu'un tel sentiment de désenchantement, presque de désespoir, s'empare d'eux à ce point ? Certains quitteront définitivement Livourne et ne reviendront plus.

Dans ce chef d'œuvre qu'est La trilogie, où la comédie est parfois si grave, grande comédie «chorale», belle et lumineuse comme le ciel de la campagne italienne en été, se glissent les ombres discrètes de la mélancolie : rien décidément ne bouge à Venise, aucune perspective de renouveau social n'est visible… et Goldoni a 54 ans, il est moralement fatigué des luttes qu'il doit mener contre Chiari et Gozzi. En avril 1762, il s'en va. Il ne reverra jamais Venise. Oublié, sans le sou, il meurt en 1793 à Paris.

Quinze jours après Louis XVI.

Jean-Louis Benoit

Photo : Philippe Delacroix

Entretien avec Jean-Louis Benoit

Est-ce que vous créez l'intégralité de La trilogie de la villégiature, telle qu'elle existe dans la seule édition disponible, qui est celle de la Pléïade ?

Dans sa totalité, telle qu'elle est publiée en Pléïade, La trilogie durerait environ, si elle était mise en scène, 7 heures. J'ai donc travaillé sur la traduction faite par Félicien Marceau qui a condensé les trois pièces et, en opérant des raccourcis, les a ramenées à un seul moment. Sa traduction reprend La trilogie dans un seul et même geste d'écriture. Il y a une continuité entre les trois épisodes, Les manies de la villégiature, Les aventures de villégiature et Le retour de villégiature. On pourrait éventuellement dissocier la première des pièces qui se clôt sur elle-même. Mais on ne peut pas séparer les deux autres. La chronique se poursuit de l'une à l'autre et ça me paraissait évident qu'il fallait tout créer. Les trois temps de La trilogie seront respectés. Le départ, avec sa fureur et sa précipitation, les hésitations, partir ou ne pas partir. La campagne et l'immobilité, celle de gens désœuvrés qui ne font rien, jouent aux cartes, s'observent, s'ennuient. Ici, le moindre événement fait sens. Puis il y aura le retour, c'est l'automne, il fait moins beau. Tout se dénoue dans la douleur. On part gai, on revient morose, sur un sentiment d'échec. On part toujours dans la pièce. En villégiature, à Gênes. C'est une pièce sur la fuite.

C'est la première fois que vous vous attaquez à Goldoni ?

J'y pensais depuis longtemps. Je devais rencontrer cet auteur. Son théâtre est ouvert sur les spectateurs et sur le monde. C'est un théâtre simple. Mais simple ne veut pas dire simplet. Il est clair, limpide et c'est ce que j'apprécie en lui.
Tout le monde y trouve son compte et peut y puiser quelque chose. Goldoni n'écrivait pas pour l'élite. Ses personnages ne sont pas compliqués. Leur mouvement est facile à saisir. De plus, Goldoni manie le comique et la gravité, avec nuances et en douceur. Si je ne l'ai pas mis en scène plus tôt, c'est tout simplement que je n'avais pas les moyens de le monter. J'ai essayé une fois mais le projet a échoué. Je voulais une distribution cohérente, trouver le bon équilibre entre des acteurs qui savent passer de la tragédie à la comédie. Car La trilogie de la villégiature est une pièce qui ne va pas sans mélancolie. Plus on avance dans l'œuvre, plus les choses s'attristent. Finalement, cette pièce est une histoire d'amour manquée. Aucune des histoires d'amour évoquées par Goldoni ne réussit. Ce thème est une première pour moi. Je n'avais jamais encore traité au théâtre de comédies d'amour. Ici, il y a une multitude d'états d'âmes, de contradictions, de revirements. Rarement le thème amoureux n'aura été abordé avec autant de variations, de changements. Pour les acteurs, c'est un régal.

La trilogie ne se termine pas bien, puisque ceux qui s'aiment ne s'épousent pas, quand on s'attend à un heureux dénouement. C'est une des ambiguïtés de la pièce ?

Je pense qu'il faut mettre en perspective La trilogie et la vie de Goldoni. Cette pièce, son dernier chef-d'œuvre, est l'avant dernière qu'il a écrite en Italie. En 1761, il quitte son pays pour la France et il ne reviendra jamais. Goldoni, on ne le sait pas assez, était atteint par les luttes incessantes avec ses rivaux, Carlo Gozzi, notamment. C'était un homme épuisé, dépressif. Ce voyage en France, il faut le voir comme un exil. Et la pièce est empreinte de la tristesse de Goldoni qui sait qu'il part pour toujours. C'est vraiment une pièce sur la fuite. A la fin de La trilogie, ce très beau personnage de femme qu'est Giacinta, quitte Livourne pour Gênes. Or, Livourne, c'est l'équivalent de Venise. Ca nous ramène à Goldoni. Et aussi, ça a à voir avec le moment d'écriture, d'autant plus que la pièce fait état d'amours manquées, vécues par des bourgeois marchands de l'Italie. Souvenons nous que ces mêmes bourgeois, 20 ans plus tard, feront la Révolution en France. Par contre, en Italie, cette classe sociale rate le rendez-vous avec l'Histoire. Elle continue à singer la noblesse et à se ruiner pour ça. Elle n'est pas à sa place. La bourgeoisie évoquée dans La trilogie est loin de vouloir prendre le pouvoir. Elle se contente de l'imiter.

Les personnages de la pièce sont des victimes de la mode ?

Lorsque Strehler a créé la pièce, il l'a, je crois, fortement mise en parallèle avec Tchekhov. Tchekhov raconte l'univers de gens désoeuvrés, nostalgiques, échouant dans leurs projets, souvent isolés dans des campagnes de bout du monde. On retrouve ces caractéristiques dans La trilogie. C'est la pièce de l'échec, elle raconte la fin d'une classe sociale. Une pièce assez noire, malgré la satire très drôle de ce monde de personnalités frelatées, victimes des modes, des tendances, de ce qui se dit ou se fait, une pièce où rien n'aboutit. Aucun sentiment ne trouve sa plénitude. Et en même temps, Goldoni attaque et raille cette classe qui se ruine au lieu de travailler. Il n'y a que le personnage de Fulgenzio, le marchand, qui fait tout pour que les choses soient à leur place. Il est d'ailleurs frappant de voir que La trilogie se termine chez un personnage périphérique. Alors que l'essentiel des scènes se sont déroulées soit à Livourne chez Fernando ou Filippo, soit à la villégiature, la fin se passe chez Costanza. Ce qui est très curieux car Costanza vit dans un appartement poussiéreux, dont il est même dit qu'il est à l'abandon. Je ne crois pas que ce soit un hasard. Goldoni traduit l'échec, la fin de quelque chose en situant la fin de sa pièce dans un appartement négligé et vétuste.

Comment, dans la mise en scène, faire apparaître cette dualité de la tristesse et de la gaieté ?

Les situations elles mêmes engendrent la tristesse. A la fin, Guglielmo pleure. Je ne contournerai pas les moments de gravité. L'émotion fera sens. Le théâtre de Goldoni, contrairement à Corneille ou Racine qui sont plus monolithiques, permet la fantaisie, la facétie. Goldoni manie le comique de dialogues, de citations. Des scènes sont drôles et d'autres pas. Le mettre en scène est jouissif et ludique. Et puis, c'est un théâtre écrit pour être joué. Goldoni, lorsqu'il écrit, est en bordure du plateau. Je préfère le théâtre qui n'est pas dans les livres, mais sur la scène.

Il y a dans La trilogie ce personnage essentiel de femme, Giacinta, dont on peut dire qu'il est presque le personnage principal de la pièce.

Giacinta est un des plus beaux personnages de la pièce, on rencontre rarement des femmes comme elle au XVIIIème siècle, sauf chez Marivaux. Elle est très autoritaire et surtout elle est intelligente. Elle réfléchit et elle analyse son amour, elle est déchirée entre son honneur et son devoir. Il est d'ailleurs à noter qu'elle aussi s'exile à la fin, elle part pour Gênes, avec l'homme qu'elle épouse, qui n'est pas celui qu'elle aime. On est vraiment chez Goldoni face à un théâtre polyphonique, choral, et, de surcroît, fait pour les troupes. Les personnages ne s'écrasent pas les uns les autres. Ils ont tous une solide existence. C'est écrit pour des groupes, ça permet de renouer avec le théâtre de troupe, d'équipe.

Il serait donc réducteur de dire de La trilogie qu'il s'agit d'une farce ?

Bien sûr. Bernard Dort a écrit de Goldoni qu'une question sous-tend totalement son théâtre: comment vivre ensemble sans jamais se trahir ? C'est très net dans La trilogie où l'on est face à un groupe qui ne se sépare jamais : comment, malgré cela, ne pas se renier, comment garder sa dignité ? La vérité du théâtre de Goldoni, c'est que c'est un théâtre de la nostalgie et de l'utopie. Et il se trouve, qu'en tant que metteur en scène, j'ai la nostalgie de ces chroniques riches, foisonnantes, qui manient toujours gravité et gaieté, j'en ai besoin. Je veux renouer avec un art qui est fait pour divertir. Le divertissement n'est pas la diversion et Goldoni sait divertir tout en parlant du monde. Le théâtre de Goldoni fait penser le monde, il ne le fait pas subir.

Entretien du 19 février 2002
in programme Festival d'Avignon 2002

Jean-Louis Benoit

Directeur du Théâtre National de Marseille La Criée. Auteur, metteur en scène, scénariste et réalisateur.

Il participe à la création du Théâtre de l'Aquarium.
A écrit et mis en scène de nombreux spectacles au Théâtre de l'Aquarium dont il a été le directeur de 1970 à décembre 2001.
Conversation en Sicile d'Elio Vittorini. 2001, **Henry V** de William Shakespeare. 1999, **Une nuit à l'Elysée** de Jean-Louis Benoit. 1998, **Les ratés** de H.R. Lenormand. 1995, **La nuit, la télévision et la guerre du golfe** de Jean-Louis Benoit. 1992, **La peau et les os** de Georges Hyvernaud 1991, **Les vœux du président** de Jean-Louis Benoit 1990, **Louis** de Jean-Louis Benoit 1989, **Le procès de Jeanne d'Arc, veuve de Mao Tsé Toung** de Jean-Louis Benoit 1987, **Les incurables** de Jean-Louis Benoit 1985, **Histoires de famille** d'après Tchékhov. 1983, **Un conseil de classe très ordinaire** texte de Patrick Boumard 1981, **Pépé** de Jean-Louis Benoit et Didier Bezace. 1979

A la Comédie Française
Le Bourgeois Gentilhomme de Molière. 2000, **Le Revizor** de Gogol, 1999 Molière 1999 de la «meilleure pièce du répertoire», **Les Fourberies de Scapin** de Molière 1997, Molière 1998 de la meilleure mise en scène et du meilleur spectacle du répertoire, **Moi** d'Eugène Labiche 1996, **Monsieur Bob'le** de Georges Shéhadé 1994, **L'étau** de Luigi Pirandello 1992

Au Théâtre de l'Atelier
La Parisienne de Henri Becque. 1995

Au Théâtre du Rideau Vert, Montréal
Les Fourberies de Scapin de Molière. 2001

A réalisé et écrit pour le cinéma
La mort du chinois. 1997, **Dédé** 1989, **Les poings fermés** 1984, **L'apache** 1981.

A réalisé pour la télévision
Les Fourberies de Scapin 1998, **La parenthèse**. 1996, **La fidèle infidèle**. 1994, **L'étau** 1992, **Le bal** 1992, **Les disparus de Saint-Agil**. 1990

Scénariste pour la télévision
La Sans-gêne de Philippe de Broca. 2001, **La voleuse de Saint-Lubin** de Claire Devers 2000, **Les jours heureux** de Luc Béraud 1996, **La parenthèse**. 1996, **Le crime de Monsieur Stil** de Claire Devers 1994, **L'homme aux semelles de vent Arthur Rimbaud** de Marc Rivière 1994, **La fidèle infidèle** 1993, **Le bal**. 1992, **Les disparus de Saint-Agil.** 1990, **Casting** de Arthur Joffé co-scénariste. 1983

Co-scénariste pour le cinéma
Volaverunt de Bigas Luna 1999, **La femme du chambre du Titanic** de Bigas Luna. 1996, **Que la lumière soit !** de Arthur Joffé. 1996, **Les aveux de l'innocent** de Jean-Pierre Amérys. 1995, **Un divan à New-York** de Chantal Akerman. 1994, **Le nez au vent** de D. Guerrier. 1992, **Alberto Express** de Arthur Joffé. 1990, **Harem** de Arthur Joffé. 1985, **La guerre des demoiselles** de Jacques Nichet. 1983